Georges-Henri Lévesque

Sociologue, dominicain,
fondateur de l'École des sciences sociales de l'Université Laval
(1974)

“Itinéraire sociologique”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Georges-Henri Lévesque,

Sociologue, dominicain,
fondateur de l'École des sciences sociales de l'Université Laval

"Itinéraire sociologique".

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 201-211. Québec: Les Presses de l'Université Laval

Avec l'autorisation formelle de la directrice de la revue *Recherches sociographiques*, Mme Andrée Fortin, professeure de sociologie à l'Université Laval, qui nous a demandé de bien mentionner nos sources ainsi que la revue qu'elle dirige.

Un gros merci à la revue
Recherches sociographiques.

Courriel : andree.fortin@soc.ulaval.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 21 juillet 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Georges-Henri Lévesque (1933-)

Sociologue, dominicain,
fondateur de l'École des sciences sociales de l'Université Laval

(1974)

“Itinéraire sociologique”

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 201-211. Québec: Les Presses de l'Université Laval

Georges-Henri Lévesque *

Sociologue, dominicain,
fondateur de l'École des sciences sociales de l'Université Laval

(1933)

Mon premier mot veut être un hommage reconnaissant à l'ordre des Dominicains auquel j'ai l'honneur d'appartenir depuis cinquante ans et qui est, pour une très grande part, responsable de ce que le comte de Mun appellerait « ma vocation sociale ». ¹

Sans doute la Providence en avait-elle déposé le germe dans ma nature première. Peut-être aussi mon éducation au milieu d'une famille de quinze enfants a-t-elle beaucoup contribué à développer en moi le « sens des autres ». De plus, à l'école des Frères Maristes de Roberval et ensuite au Séminaire de Chicoutimi, des éducateurs particulièrement clairvoyants et dévoués ont sûrement travaillé dans... le même sens, en encourageant fortement ma participation aux activités sociales et culturelles de ces deux institutions, notamment le Frère M.-

* Une partie de ce témoignage du T.R.P. Lévesque a déjà paru sous le titre « L'établissement d'une faculté de sciences sociales à Québec », dans *Communauté chrétienne* de juillet-août 1973 (Montréal, 12, 70, 321-330). Nous le reproduisons avec la bienveillante autorisation de la direction de la revue. Certaines corrections et d'importantes additions y ont été apportées par l'auteur à notre intention. Nous lui en sommes profondément reconnaissants. *N.D.L.R.*

¹ Que le lecteur veuille bien excuser le caractère très personnel de ce retour sur le passé. C'est la faute de la direction (de *Communauté chrétienne*) qui m'a précisément demandé « d'évoquer le cheminement qui m'a conduit, comme dominicain, à investir mes énergies dans la fondation d'une faculté de sciences sociales à l'Université Laval ».

Éparque, l'abbé Félix-Antoine Savard et Mgr Eugène Lapointe. Mes fréquentes rencontres avec ce dernier, fondateur du premier syndicat ouvrier catholique et alors supérieur du Séminaire, entretenaient en moi une inspiration toute spéciale.

De mon côté, je me livrais de plus en plus à des « lectures sociales ». Je me délectais dans les écrits de LePlay et d'Albert de Mun. Et surtout me passionnaient les combats de Lacordaire. Montalembert et Lamennais pour la liberté et l'union. J'avoue avoir été bien sensible à leur romantisme social. La parabole de Lamennais intitulée *L'Union fait la force*, que je relisais souvent, m'arrachait presque des larmes :

« Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre... Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit...

« ... Si l'on vous demande : combien êtes-vous ? Répondez : nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères. »

Tout ce passé indiquait, certes, une possibilité d'orientation sociale. Mais encore rien de définitif. Le coup de barre décisif allait être donné chez et par les Dominicains.

D'ailleurs, même mon choix de cet Ordre portait une marque sociale. Lorsque j'assistai à ma première retraite scolaire, j'avais sept ans. Elle était prêchée par un « Père » de je ne sais quelle communauté. J'ai été alors profondément et merveilleusement impressionné de voir, de sentir, en moi-même et chez mes camarades, jusqu'à quel point un homme pouvait en influencer d'autres. Tellement que, par la suite, lorsqu'on me posait la traditionnelle question : qu'est-ce que tu vas faire plus tard ?, au lieu de répondre selon la coutume : un prêtre, je disais : un « père qui prêche ». Mais quelle sorte ? Quelques années après, dans un livre d'histoire, je rencontrai l'expression suivante : les Dominicains ou Frères Prêcheurs. Du coup, mon problème de vocation était réglé. Et avec la plus grande évidence. Les voies de Dieu sont insondables... et parfois si simples !

Évidemment, après mon entrée dans l'Ordre, j'ai poursuivi, même avec plus d'acharnement, mes lectures sociales. D'autant plus que la bibliothèque de notre couvent d'Ottawa était bien fournie en ce

domaine et que, grâce au père de Bernard Tarte (ami et compagnon de noviciat), j'avais en outre la possibilité d'emprunter à celle du Parlement tous les volumes que je désirais. Je lisais et relisais les Encycliques, surtout *Rerum Novarum*. Et je méditais quotidiennement le *Manuel d'études et d'action sociales* du R. Père Ceslas Rutten, dominicain belge, leader du mouvement social catholique dans ce pays et sénateur par surcroît !

Chaque année, les novices-étudiants devaient présenter une dissertation philosophique ou théologique, plus un sermon devant leurs frères... prêcheurs ! Comme tout naturellement, la plupart du temps, je choisissais des sujets sociaux. Il m'est même arrivé, qu'on le croie ou non, de prêcher sur *L'influence du diable dans la société*. Plus important : pour l'obtention du lectorat en théologie, je présentai une thèse sur *L'amour de soi*, commentant l'étonnante affirmation thomiste : « amor sui est radix et forma aliorum amorum » - celui de Dieu évidemment excepté (eh oui ! dixit *sanctus Thomas*). Mon geste révélait probablement la recherche inconsciente d'une solution au problème de l'homme, hésitant et bouleversé, qui se découvre en même temps profondément individualiste et naturellement social.

Le lectorat une fois pratiquement assuré, voici le tournant décisif. À la fin du printemps 1930, le T.R.P. E.-A. Langlais, prier provincial, visite notre Collège d'Ottawa. Il vient principalement pour discuter, avec les autorités et les personnes concernées, de l'avenir de chacun des finissants. Voulant sans doute effectuer un test préalable, il me demande si je suis intéressé à aller travailler au Japon, à la mission fondée trois ans auparavant par la Province dominicaine du Canada. Sans hésiter, je réponds négativement, même si je reconnais l'importance exceptionnelle de l'entreprise et admire grandement ceux qui acceptent de s'y dévouer. Personnellement, j'estime qu'il y a encore tellement à faire au Québec et au Canada et qu'un tel travail me semble plus conforme à ma destinée, à mes aptitudes et à mes goûts. Pourtant, trente-trois ans plus tard, je partirai pour l'Afrique ! Les voies de Dieu sont imprévisibles... et parfois si compliquées !

Quelques jours après, le Père Provincial me présente une proposition précise. Après consultation avec le Père Augustin Leduc, a « lors régent des études et le Père Benoît Mailloux, mon directeur spirituel, tous trois se sont trouvés pleinement d'accord pour m'orienter définitivement vers une spécialisation en sciences sociales.

Le projet est soumis presque aussitôt au Conseil provincial de l'Ordre qui l'accepte immédiatement.

De leur part, c'était sûrement clairvoyance et sagesse. Courage aussi ! Ils voyaient bien que l'évolution économique et sociale du Canada et surtout du Québec posait à la conscience chrétienne de nouveaux et sérieux problèmes et que l'Ordre, fidèle à sa mission traditionnelle, devait essayer d'aider le peuple à y faire face en mettant à sa disposition quelques sujets préparés à cette fin. Jusque-là, au Canada, il s'en était tenu à former des théologiens, des prédicateurs, des philosophes, des canonistes, des biblistes et même des historiens. Pour la première fois, il voulait un sociologue ! Ce qui n'était pas sans surprendre, sinon scandaliser, quelques confrères. Un réactionnaire alla même jusqu'à remarquer : « on ferait bien mieux de l'envoyer étudier son catéchisme ! »

Supérieurs prévoyants, mais aussi habiles ! Ils avaient méthodiquement préparé mon séjour d'études en Europe pour que ma formation puisse en retirer le plus d'avantages possibles, tant sur le plan théorique qu'au point de vue pratique.

Malgré tout, dès les premiers mois, me voici en pleine crise. Je croyais sincèrement que c'était surtout en vue d'une carrière d'action sociale que je devais m'entraîner. Et l'on me plongeait dans un nombre presque infini de cours théoriques. Je m'empressai d'en écrire au Père Mailloux, récemment nommé Régent des études, le priant de préciser mon avenir, essayant même de le convaincre que j'étais davantage bâti pour l'action. « Je demande des âmes et vous me donnez des livres », lui écrivais-je ingénument. Il me répondit laconiquement par un télégramme d'un seul mot : *enseignement* ! Prévoyait-il que ma vie allait devenir une synthèse action-enseignement ? Il me fallait donc encaisser le coup... et les théories !

Durant l'année scolaire, je devais fréquenter les cours de l'École des sciences sociales de l'Université catholique de Lille, en France, sous la direction de son doyen, Me Eugène Duthoit, qui était en même temps président des Semaines sociales de France, et surtout celle du Père Thomas Delos, o.p. qui y était professeur de sociologie et habitait le même couvent que le mien. Grâce à lui, j'eus le privilège exceptionnel d'assister, comme étudiant, à plusieurs réunions d'un

Cercle d'études internationales composé d'éminents experts.² De son côté, monsieur Duthoit m'ouvrait toutes grandes les portes des Semaines sociales, me permettant ainsi de rencontrer les principaux représentants de la pensée sociale catholique du pays en même temps que les chefs de ses grands mouvements chrétiens. C'est là que j'ai noué une longue et fidèle amitié avec le regretté Joseph Folliet.

D'autre part, au début de ces années 30, la région industrielle de Lille, sous l'impulsion du vétéran Monseigneur Six et du jeune cardinal Liénart, comme aussi des chefs socialistes, tel le maire Salengro, connaissait un essor social considérable, m'offrant ainsi un excellent laboratoire. L'Action catholique y fleurissait également. Mon professeur et ami, Pierre Bayart, en était un des animateurs.³

Voici un autre aspect du plan « ourdi » par mes supérieurs. Pour compléter ma formation pratique, je devais, chaque année, passer mes « grandes » vacances en Belgique où, sous le puissant patronage du Père Rutten que j'ai déjà évoqué, j'aurais l'avantage de bien connaître les principales organisations sociales, ouvrières et agricoles de ce pays et même d'y faire parfois des stages. Sans toutefois limiter mon enquête aux oeuvres catholiques. Depuis longtemps, les socialistes étaient bien organisés en Belgique. Le Père Rutten m'a même obtenu une longue et intéressante entrevue avec M. Émile Vandervelde, alors président et la IIe Internationale socialiste qui, au grand étonnement de ma candide jeunesse, m'a montré avec fierté dans son salon un magnifique Saint-Paul sur cuivre repoussé, tout en me récitant par cœur de longspassages des encycliques.

La chance m'a aussi été donnée de profiter largement de l'expérience des principaux collaborateurs du Père Rutten.⁴ Durant les Semaines sociales wallonnes, ils étaient mes guides patients et bienveillants. Ces assises m'ont beaucoup frappé par leur orientation nettement pratique, comparée à celle plus théorique des sessions françaises.

² Tels Louis Le Fur, Marcel Prélôt, René Hubert, Georges Renard, Pierre Battifol.

³ Auteur d'un volume sur L'Action catholique spécialisée, (Desclée, de Brouwer et Cie, Paris, 1935).

⁴ Le P. Perquy, o.p., directeur de l'École centrale pour ouvriers chrétiens (Louvain), l'abbé Collens du Secrétariat-des Oeuvres sociales catholiques (Bruxelles) ; le P. Arendt, sj., aumônier des syndicats chrétiens et le P. Van Gestel, o.p., professeur à l'Université de Louvain.

En ce temps-là, toujours en Belgique, c'était aussi l'ascension dynamique des mouvements spécialisés d'Action catholique. Surtout de la JOC avec son fondateur l'abbé Cardyn (plus tard élevé au cardinalat). Lui, si occupé, il a souvent pris le temps de m'expliquer les principes fondamentaux et les techniques spéciales de son apostolat et de m'amener aux réunions instructives qu'il tenait avec ses premiers collaborateurs, dont l'incomparable Fernand Tonnet.

Et mes « petites » vacances ? J'en ai passé une à Rome où une intervention du Rme Maître Général auprès de l'aumônier de l'Action catholique italienne, le futur cardinal Pizzardo, me permit d'étudier, avec l'aide précieuse de ce dernier, l'ensemble de cette organisation. Une autre a consisté en un séjour à Genève. Je voulais y prendre un premier contact avec les grandes organisations internationales. Heureusement, le Père Suavet, dominicain (suisse, je crois), œuvrant dans ces milieux, avait ses entrées à la Société des Nations et à l'Organisation internationale du Travail. Sous son égide, j'ai pu me familiariser avec leurs rouages et assister plusieurs fois à leurs séances, notamment à l'explosive présentation du fameux rapport Lytton sur le sort de la Mandchourie.

Vient enfin le temps du retour au pays. Avant de quitter l'Europe, je tiens à revoir le Père Rutten pour le remercier et lui demander un ultime conseil, comme une sorte de testament. À ma grande surprise, il me fait cette réponse assez paradoxale : « Mon cher, oublie tout ce que tu as vu ici ! Pas les principes et les techniques que tu as appris, évidemment. Mais les modalités européennes de leur application. Peut-être peuvent-elles servir d'échantillons, de références. Mais au Nouveau Monde, au Canada et au Québec, il te faudra trouver celles qui conviendront le mieux à vos besoins particuliers ». Ce conseil m'a profondément impressionné. Il m'a toujours suivi... et j'ai souvent essayé moi-même de le suivre !

Revenu, en 1933, à notre Collège d'Ottawa, on m'y confia les traités de la Justice et de la Charité auprès de mes jeunes frères, étudiants dominicains, et des cours du soir, ouverts aux laïcs, sur la philosophie économique. Une autre sagesse de mes supérieurs qui me laissaient dans mon domaine. Auparavant, il arrivait si souvent d'instituer professeurs de droit canonique, de philosophie ou d'histoire de l'Église des gens spécialisés en théologie... ou vice-versa.

Prenant les œuvres de saint Thomas comme base de mon enseignement, je trouvais un immense intérêt à les compléter, à les revivifier par l'apport merveilleusement riche des sciences sociales et à inventer, à partir de cet ensemble, des solutions valables pour les problèmes de « notre temps » québécois et canadien. M'inspirant ainsi, modestement bien sûr, des grands auteurs dominicains Francisco de Vitoria, Dominique Soto et Antonin de Florence qui ont commenté « socialement » saint Thomas en fonction des questions de « leur temps », aux 15^e et 16^e siècles.⁵ N'en déplaise aux jeunes contestataires d'aujourd'hui qui dédaignent saint Thomas, j'aime à proclamer souvent et avec la plus profonde conviction que c'est dans sa doctrine que j'ai puisé ma formation sociale fondamentale et que c'est surtout grâce à elle que ma pensée a pu avoir un peu de solidité et parfois quelque importance.

À peine avais-je donné mes premiers cours que les circonstances me plongeaient rapidement au beau milieu des problèmes de notre société et m'entraînaient hors d'Ottawa. La CCF et le Crédit social en étaient à leurs débuts et les catholiques se demandaient si leurs principes étaient conciliables avec la doctrine sociale de l'Église. S'engageait aussi alors le grand débat entre l'ACJC et nos mouvements spécialisés d'Action catholique. Par l'intermédiaire de Mgr Joseph Charbonneau, grand Vicaire à Ottawa, quelques évêques me demandèrent des études sur chacune de ces questions.

De plus, en 1935, l'Université de Montréal me confiait des cours réguliers à son École de sciences sociales, alors dirigée par M. Édouard Montpetit. Un an plus tard, j'étais invité à donner les mêmes cours de philosophie économique à la Faculté de philosophie de l'Université Laval. Évidemment, tout cela signifiait beaucoup

⁵ De Vitoria est maintenant considéré par les experts comme le vrai fondateur du droit international moderne. Soto a écrit un traité sur la Justice et le Droit où il se montre très informé de l'évolution économique du monde, étant probablement le premier à employer le terme « capital ». Même l'olympien Cajetan, dans son *De Cambiis*, sait dissenter avec compétence de la question des échanges internationaux. L'économiste-sociologue allemand Werner Sombart, qui n'est pas catholique, fait cet éloge de la *Summa* d'Antonin de Florence : « C'est l'œuvre de l'un des hommes les plus avisés de son temps, d'un homme qui se promenait, les yeux ouverts, à travers les rues de Florence, qui connaissait à fond tous les tours, procédés et artifices commerciaux de ses chers compatriotes, pour lequel ni les affaires d'assurances et de transports, ni les affaires de banque et d'industrie n'avaient de secrets. » Dans le même ouvrage, *Le Bourgeois*, le même auteur parle aussi de saint Thomas « dont la création monumentale ne peut se comparer qu'à celles d'un Dante et d'un Michel-Ange ». (292-296).

d'ouvrage. Durant deux ans, il m'a fallu faire la navette entre Ottawa, Montréal et Québec et, pendant mes « temps libres », prononcer des conférences dans chacune de ces villes et ailleurs, parfois sur des sujets dits compromettants.

N'empêche que toutes ces expériences diverses, tous ces cours, toutes ces rencontres, tous ces voyages m'ont amené à constater clairement (c'est le propos fondamental de cet article) que nous avions un immense et pressant besoin de sociologues, d'économistes, de politicologues et d'experts en relations industrielles et que, de toute évidence, pour la formation de ces spécialistes, il fallait absolument organiser au Québec un enseignement vraiment poussé des sciences sociales.

Sans doute y avait-il déjà à l'Université de Montréal une École qui, sous la direction lucide et courageuse de M. Montpetit, accomplissait une oeuvre magnifique de pionnière. Mais cette institution ne donnait que des cours du soir, deux ou trois fois par semaine. Elle était d'ailleurs ouverte au grand public, sans exiger des étudiants une formation préalable à des cours universitaires. En fait, elle s'adressait assez paradoxalement à un groupe hétérogène : à des moins bien préparés pour leur donner une initiation sociale élémentaire et, en même temps, à des détenteurs de titres classiques pour leur fournir, sur le plan social, une formation supplémentaire alors considérée comme une sorte de culture de luxe ou d'occupation facultative de ses loisirs. Le même genre d'École avait également été organisée à Laval, mais plus tard et sur un plan inférieur. Il y avait aussi à Montréal, l'École sociale populaire des RR. PP. Jésuites qui s'occupaient surtout, d'ailleurs magnifiquement, de diffuser la doctrine sociale de l'Église et de préparer des apôtres sociaux.

Dans toute cette conjoncture, une conclusion semblait s'imposer indubitablement : la fondation d'une faculté universitaire *vraiment scientifique* de sciences sociales. Avec des cours de jour comme dans les autres facultés (droit, médecine, sciences, lettres). Avec des professeurs de carrière hautement spécialisés. Avec des étudiants possédant un baccalauréat ou un diplôme équivalent. Avec enfin un enseignement essentiellement basé sur la recherche.

En fait, mon rêve était de fonder cette faculté à Montréal, cette ville étant par excellence, à cause de sa dimension démographique et économique, la scène la plus importante, et partant, le meilleur

laboratoire de notre évolution économique et sociale. Mais la présence imposante et rayonnante de M. Montpetit, les structures mêmes de l'Université de Montréal m'interdisaient la réalisation de ce rêve. C'est pourquoi j'ai plutôt regardé du côté de l'Université Laval, à Québec.

J'y comptais quelques excellents amis : les abbés Alphonse-M. Parent, Omer Garant et Georges-L. Pelletier avec qui j'avais souvent discuté du projet.⁶ Après l'avoir bien mûri, nous l'avons exposé ensemble au chanoine Cyrille Gagnon⁷, doyen de la Faculté de théologie et homme de confiance de S. É. le cardinal Villeneuve, chancelier de l'Université Laval. Le projet fut vite soumis au Cardinal. Celui-ci était un homme extrêmement lucide, progressif et de décision rapide. Il me convoqua à son bureau pour obtenir de plus amples explications. Deux jours après, il faisait approuver le projet par le Conseil universitaire.

C'était en 1938, un premier avril ! Le soir même, au Palais Montcalm, sous sa haute présidence, je donnais une conférence patronnée par la Société St-Vincent de Paul des étudiants. On lui demanda de dire le dernier mot. Il en profita pour annoncer officiellement, à l'heureuse surprise de tous les assistants, la fondation d'une École universitaire de sciences sociales à Laval et ma nomination comme son premier Directeur. Ce n'était pas un poisson d'avril ! Au mois d'octobre suivant, l'École ouvrait ses portes et entreprenait sa laborieuse et féconde carrière, soutenue par un immense espoir populaire.

Sur le plan académique, le défi était de taille. Tout d'abord, où situer cette nouvelle institution dans la structure générale de l'université ? La tradition voulait qu'une école naissante rit son apprentissage sous l'égide d'une faculté déjà établie. Celle de Droit ? De Lettres ? À Paris, la sociologie était enseignée aux Lettres : ce qui l'exposait un peu trop à un certain esprit littéraire ; l'économique, à la faculté de Droit : ce qui pouvait la soumettre occasionnellement à une certaine mentalité juridique. Nous optâmes pour la Faculté de philosophie. Certes, elle aussi comportait des risques. Mais des risques en quelque sorte congénitaux. La philosophie n'est-elle pas la *mater et filia scientiarum* ? Cette faculté nous offrait donc un heureux

⁶ Le premier, futur recteur ; le deuxième, futur évêque auxiliaire de Québec ; le troisième, futur évêque de Trois-Rivières.

⁷ Futur recteur.

esprit de famille ! En même temps que des vues plus larges et des cadres plus ouverts. D'autant plus que son doyen, le chanoine Robert, et son secrétaire, l'abbé Maurice Roy, ainsi que deux de ses principaux professeurs, Charles de Koninck et Alphonse-Marie Parent, nous étaient très favorables. Au demeurant, les autres facultés n'étaient peut-être pas tellement intéressées à nous accueillir.

Et le choix des programmes ? Au début, nous devions nous contenter de donner à nos étudiants une solide formation sociale générale sans pouvoir leur offrir aucune véritable spécialisation. Les professeurs qualifiés et libres nous manquaient. Et nous pensions, d'ailleurs, que la meilleure façon d'obtenir ceux-ci était de les préparer nous-mêmes en leur assurant d'abord cette première formation pour les envoyer ensuite se spécialiser dans les grandes Écoles étrangères. Commencer ainsi nous donnait, en outre, le temps de mieux organiser l'institution et de bien découvrir quelles spécialités il faudrait instaurer plus tard pour répondre vraiment aux besoins de notre société.

Notons cependant que cette formation dite « générale » comportait tout de même de bonnes doses d'initiation aux principales disciplines de ce domaine : méthodologie, économique, science politique, histoire sociale, etc... et surtout sociologie ! Personnellement, j'ai toujours pensé et professé que celle-ci est *la* science sociale fondamentale. Ce fut tout d'abord, chez moi, je l'avoue, une intuition profonde et claire, qui se transforma progressivement, par la suite, en conviction théorique solidement basée sur mes longues et sérieuses discussions avec Aristote, saint Thomas et mes professeurs européens : les sociologues Delos, Tonneau et Hubert.

Des raisons pratiques militaient pareillement en faveur d'un enseignement poussé de la sociologie. Dans un milieu où dominaient trop exclusivement une théologie et une philosophie sociales, il fallait absolument, même pour le bien de celles-ci, le contrepoids et l'éclairage indispensable de la sociologie ⁸. De plus, n'était-il pas

⁸ « La philosophie a son point de départ dans l'expérience : *omnis cognitio incipit a sensu*. Elle n'est pas du tout une construction a priori comme on le laisse entendre trop souvent. On n'a jamais assez remarqué que le principe fondamental de la philosophie sociale aristotélico-thomiste est le suivant : *scientia moralis maxime ex experientia cognoscitur*. Et c'est ainsi que plus la science fera de progrès plus la philosophie aura raison de s'en réjouir parce que cela contribuera à solidifier davantage la base de ses démarches rationnelles. », Georges-Henri Lévesque, o.p., *Principes et faits dans l'enseignement des sciences sociales*, conférence prononcée à la réunion annuelle de la *Canadian Political Science Association*, Québec, 1947, ronéotypée.

temps d'avoir nos propres sociologues pour étudier notre propre société plutôt que de laisser ce coin, comme par le passé à des spécialistes étrangers ?

C'est pourquoi, dès le début, la sociologie constitua l'enseignement principal et central de notre École. C'est pourquoi les premiers professeurs invités à y enseigner à plein temps furent des sociologues : l'Allemand Eschmann, le Français Delos, le Canadien Poulin et l'Américain Hughes.⁹ C'est ainsi que Jean-Charles Falardeau, un de nos premiers finissants choisis comme futurs professeurs, décida de se diriger à l'Université de Chicago pour s'y spécialiser en sociologie. Plusieurs autres ont vite suivi la même orientation professionnelle : Léon Dion, Gérard Bergeron, Guy Rocher, Fernand Dumont, Yves Martin, Gérald Fortin, Marc-Adéland Tremblay, etc.

C'est pourquoi enfin, en 1943, lorsque vint le moment de transformer notre École en faculté autonome et d'y organiser divers départements spécialisés en fonction des besoins (Sociologie et morale sociale, Économique, Relations industrielles, Service social, Éducation populaire et Centre de recherches), nous avons voulu que le Département de sociologie et de morale sociale fût considéré, dans la structure générale de la Faculté, « comme le plus important et devant être la base de tous les autres ». ¹⁰ Pour assurer ce rôle, j'en ai même pris la direction.

On aura sans doute remarqué l'appellation de ce département. Elle révèle bien les préoccupations du temps : d'une part, le souci de nettement distinguer sociologie et morale et, d'autre part, celui de rappeler aux moralistes que la faculté était aussi intéressée qu'eux à leurs problèmes.

Voilà donc, en gros, « l'itinéraire » sociologique que j'ai parcouru jusqu'à la fondation du Département de sociologie de l'Université Laval. Durant les trente dernières années, celui-ci a beaucoup évolué, et dans sa tenue interne et dans sa situation *intra facultalem*. C'était normal pour un être bien vivant ! Il lui fallait affronter les impératifs

⁹ Il est intéressant de noter que la venue de M. Everett-C. Hughes, suscitant quelques appréhensions en certains milieux, le Cardinal Villeneuve lui accorda son patronage et même contribua personnellement à défrayer sa visite.

¹⁰ *Principes et faits, loc. cit.*

d'une socit qui rclamait des spcialisations de plus en plus pousses, organiser une collaboration avec les nombreuses disciplines connexes qui prenaient tour tour leur essor, essayer de nouvelles mthodes pdagogiques et faire face une augmentation massive du nombre des tudiants et l'accroissement de leurs exigences dmocratiques.

J'abandonne d'autres - qui l'accompliront srement mieux que moi - la tche de raconter cette volution... certain qu'elle illustrera, mme sous des formes diffrentes, *la primaut de la sociologie dans les sciences sociales*.

Fin du texte